



CLASSIQUES
GARNIER

CAVALLINI (Concetta), « *Straccinò, stracinò, stracciò ou tormentò ?*. Encore sur les erreurs (ou prétendues telles) de l'italien de Montaigne », *Bulletin de la Société internationale des amis de Montaigne*, n° 63, 2016 – 1, p. 39-53

DOI : [10.15122/isbn.978-2-406-06087-1.p.0039](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-06087-1.p.0039)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2016. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

CAVALLINI (Concetta), « *Straccinò, stracinò, stracciò ou tormentò ?*. Encore sur les erreurs (ou prétendues telles) de l'italien de Montaigne »

RÉSUMÉ – L'article analyse la partie italienne du *Journal de voyage* de Montaigne (1774) et la possibilité de l'existence des "erreurs linguistiques" à travers l'exemple de l'interprétation et de la traduction du verbe "straccinò". L'article se pose aussi la question des livres/manuels que Montaigne pourrait avoir utilisés pour apprendre ou améliorer son italien. *Delle phrasi thoscane* (1566) de G. Montemerlo présente avec le texte italien du *Journal* plusieurs analogies qui stimulent la réflexion.

ABSTRACT – The article analyzes the section of Montaigne's *Journal de voyage* (1774) written in Italian and points out the possibility of frequent linguistic misunderstandings through the analysis of the interpretation and of the translation of the verb "straccinò". The article also offers an insight into the books that Montaigne could have read in order to improve his Italian language. Montemerlo's *Delle phrasi thoscane* (1566) has several points in common with Montaigne's text that should be analyzed.

STRACCINÒ, STRACINÒ, STRACCIÒ OU TORMENTÒ ?

Encore sur les erreurs (ou prétendues telles)
de l'italien de Montaigne

La question de la partie italienne du *Journal de voyage* de Montaigne est loin d'être éclaircie. La nouvelle traduction (par Élisabeth Schneikert et Lucien Vandrame) que les Classiques Garnier ont publiée¹ fournit un texte français qui reconnaît l'importance de la nouveauté représentée par le rapport du voyageur au « monde » italien et qui, au niveau linguistique, souligne la centralité de l'oralité dans la partie du texte rédigée en italien². Cet élément influence le style de Montaigne, comme plusieurs spécialistes l'ont déjà souligné³. Malgré quelques études ponctuelles sur la traduction de Querlon⁴, qui demeure une traduction du XVIII^e siècle, avec tout ce que cela implique quant à l'approche adoptée, une analyse

-
- 1 Michel de Montaigne, *Journal de voyage. Partie en italien*, édition d'Élisabeth Schneickert et Lucien Vandrame, Paris, Classiques Garnier (« Études montaignistes », 61), 2012.
 - 2 Élisabeth Schneikert, « Introduction », in Michel de Montaigne, *Journal de voyage. Partie en italien*, cit., p. 58.
 - 3 Furio Brugnolo, « Scrittori stranieri in lingua italiana. Montaigne », in *Il Rinascimento italiano e l'Europa*, vol. II, *Umanesimo ed educazione*, a cura di G. Belloni e R. Drusi, Vicenza, Angelo Colla editore, 2007, p. 424-429 (puis revue in Furio Brugnolo, *La Lingua di cui si vanta Amore. Scrittori stranieri in lingua italiana dal Medioevo al Novecento*, Roma, Carocci, 2009, p. 66-72) et C. Cavallini, « Montaigne et l'italien. Essais de style », in *Scrittori stranieri in lingua italiana, dal Cinquecento ad oggi, Atti del Convegno Internazionale di Studi, Padova, 20-21 marzo 2009*, a cura di Furio Brugnolo, Padova, Unipress, 2009, p. 31-47.
 - 4 E. Schneikert, « L'italien du Journal de voyage de Montaigne. De l'impact de la traduction », *Bulletin de la société internationale des amis de Montaigne*, 2013-2, n. 58, p. 75-93 et *id.*, « Montaigne et le corps en voyage : "Assaggiamo di parlar un poco questa altra lingua" », *Travaux de littérature*, XXVI, n. 46, 2013, p. 25-31. Voir aussi C. Cavallini, « Cette belle besogne » : *Étude sur le Journal de Voyage de Montaigne, avec une bibliographie critique*, préface de Philippe Desan, Fasano-Paris, Schena-Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2005, p. 71-80 et C. Cavallini « Problèmes de traduction dans le *Journal de voyage* de Montaigne », in *Tradurre. Riflessioni e rifrazioni*, a cura di Alfonsina De Benedetto, Ida Porfido, Ugo Serani, Bari, B.A. Graphis, 2008, p. 3-18.

systematique sur l'ensemble des traductions de la partie italienne reste à faire. Le manque du manuscrit original, ainsi que les rares informations apportées à la partie du texte rédigé en italien par la découverte de la copie Leydet ne font que rendre les choses plus difficiles.

« Les erreurs de langage peuvent entraîner nombre de malentendus¹ », affirme François Rigolot dans la belle étude qui a inspiré les travaux de ce colloque. Dans le texte italien de Montaigne, les prétendues erreurs linguistiques, de nature multiple, ont toujours beaucoup influencé l'appréciation et la réception de la partie italienne du *Journal de voyage*. Ce que Rigolot appelle « équivoque bilingue² » reste sans aucun doute à la base des oscillations et des incompréhensions de traduction du texte du *Journal*. Cependant, ce qui pourrait sembler évident, ne l'est pas tout à fait, car les équivoques bilingues dépendent aussi, pour le texte du *Journal*, des nombreuses oscillations déterminées dans l'italien du XVI^e siècle par la floraison de sources, références, lectures, auteurs qui présentaient des opinions différentes sur un même fait linguistique. L'exemple le plus évident est celui qui a motivé le titre de cette communication : l'analyse du verbe *straccinò*, utilisé par Montaigne. « La notte sentii al lato manco un principio di colica assai violento e pungente, il quale mi straccinò un buon pezzo... ». Giuseppe Bartoli dans une note précisa le sens de ce verbe : « Forse stracciò per tormentò, Più sotto vedremo stracciandomi nel medesimo significato³ ». Querlon traduit sur la base de la note de Bartoli et propose comme traduction : « La nuit je sentis au côté gauche un commencement de colique assez fort qui me tourmenta pendant un bon espace de tems⁴ ». Aldo Rosellini est le premier qui s'oppose à la lecture de Bartoli ; pour lui, une sorte de confusion s'est produite dans l'esprit du voyageur, et il a utilisé un mot pour un autre : « Il faut écarter à mon avis l'hypothèse *stracciò*, due à Bartoli, qui n'a ici aucun sens⁵ ». Il propose d'interpréter *straccinare* dans le sens de *straziare*. Fausta Garavini revient sur la question du verbe

1 F. Rigolot, *L'Erreur de la Renaissance. Perspectives littéraires*, Paris, Honoré Champion éditeur, 2002, p. 10.

2 F. Rigolot, *L'Erreur de la Renaissance*, cit., p. 255.

3 *Journal du voyage de Montaigne en Italie par la Suisse et l'Allemagne en 1580 et 1581*, avec des notes par Meunier de Querlon, A Rome & se trouve à Paris, Chez Le Jay, Librairie, rue Saint-Jacques, au Grand Corneille, 1774, 3 voll., in-12, t. III, f. L8 v^o, (p. 256).

4 *Ibid.*, p. 257.

5 Aldo Rosellini, « Quelques remarques sur l'italien du *Journal de Voyage* de Montaigne », *Zeitschrift für Romanische Philologie*, 83 (1977), p. 392, n. 32.

straccinare pour souligner qu'il n'y a eu en réalité aucune confusion car dans l'italien de la Renaissance « *stracciare è doppione fonetico di straziare* ».

Ma straccinare è registrato da Tommaseo come forma arcaica di strascinare e sembra sussistere in pisano e in lucchese (Malagoli, Nieri). Montaigne ha dunque voluto dire – e la sua frase è ineccepibile – : « un principio di colica [...] il quale mi trascinò un buon pezzo¹ ».

Le mot utilisé par Montaigne serait donc correct ; il s'agirait d'une variante *strascinare* qui en patois pisan et lucquois signifie « traîner² ». Garavini affirme que le dictionnaire de Tommaseo³ indique une forme archaïque *straccinare* qui se rapproche, tout en ne coïncidant pas parfaitement, de la forme *strascinare* utilisée par Montaigne. C'est une des nombreuses variantes du verbe (avec *straginare*, *strasginare*, *strasinare*, *strassinare*). Le verbe est transitif ; mais avec le sens de « *andare per le lunghe, protrarsi* », que semble lui donner Garavini, la forme réflexive du verbe serait souhaitable, car l'emploi de la forme transitive, dans le sens imaginé par Garavini, semble peu commun même dans la langue du XVI^e siècle. Nous signalons enfin qu'entre *stracciò* et *straccinò*, il n'y a qu'une consonne de différence ; il pourrait très bien s'agir d'une erreur des copistes sur le manuscrit. Les œuvres de l'époque sont souvent contradictoires entre elles : par exemple, le verbe *stracciare* remplacé par le plus « italien » *stratiare* dans le *Vocabolario* de l'Acharisio est reproposé dans sa vieille forme *stracciare* par Francesco Alunno⁴.

L'italien du XVI^e siècle, le toscan en particulier, traversait à l'époque du voyage de Montaigne une phase très compliquée de son histoire. La « question de la langue » ou « sur la langue » avait un intérêt strictement national et il est presque certain que les français ne la connaissaient pas dans le détail⁵. Cependant, les factions pour ou contre la langue Toscane

1 F. Garavini, « Sull'italiano del *Journal de Voyage* », in *Itinerari a Montaigne*, Firenze, Sansoni, 1983, p. 128, n. 15.

2 Garavini cite dans la note bibliographique à la fin de son article les dictionnaires qu'elle a utilisés pour son analyse : Giuseppe Malagoli, *Vocabolario pisano*, Firenze, Accademia della Crusca, 1939 et Idelfonso Nieri, *Vocabolario lucchese*, Lucca, G. Giusti, 1902. F. Garavini, « Sull'italiano ... », cit., p. 133.

3 N. Tommaseo, B. Bellini, *Dizionario della lingua italiana*, Torino, Unione Tipografico-Editrice, 1861-1879.

4 Ornella Olivieri, « I primi vocabolari italiani fino alla prima edizione della Crusca », *Studi di Filologia italiana*, VI, 1942, p. 136.

5 Pour un aperçu général de la question voir M. Vitale, *La Questione della lingua. Nuova edizione*, Palermo, Palumbo, 1984 et Giancarlo Mazzacurati, *La Questione della lingua dal*

ou Florentine, la langue écrite ou parlée, la langue de la poésie ou de la prose, la langue des « trois couronnes » (Dante, Pétrarque, Boccace) ou des contemporains, les règles proposées par Bembo, Fortunio, Varchi et d'autres ne faisaient pas l'unanimité. La base de toutes les théories est, de toute manière, celle que Castiglione énonce dans son traité du *Courtesan*, à savoir l'incidence de la matrice latine dans l'affirmation du toscan :

Oltre a questo usansi in Toscana molti vocabuli chiaramente corrotti dal ltino, li quali nella Lombardia e nelle altre parti d'Italia son rimasti integri e senza mutazione alcuna, a tanto universalmente s'usano per ognuno, che dalli nobili sono ammessi per boni e dal vulgo intesi senza difficoltà [...] nè comprendo perchè [...] la [lingua] lombarda o qualsivoglia altra non debba poter sostenere li medesimi latini puri, integri, proprii e non mutati in parte alcuna¹.

Pour Castiglione toutefois, l'incidence de l'oralité est aussi importante. Nombre de fois, dans son traité, il parle des accents toscans en les définissant comme « gentili » : « *per aver servato quella nazione gentil accenti nella pronunzia ed ordine grammaticale in quello che si convien, più che l'altre²* ». La langue était sujette à plusieurs interrogations : lexique, syntaxe, source, et surtout grammaire étaient pris en compte et examinés. *Le Regole della lingua fiorentina* de Pierfrancesco Gambullari, publiées en 1552, forment la première grammaire du toscan publiée par un florentin³. Les précédentes, en effet, avaient été publiées dans d'autres villes de la péninsule (à Naples par Paolo del Rosso en 1545 et à Venise par Nicolò Tani da Borgo San Sepolcro en 1550), les toscans étant un peu réticents dans la codification de leur langue. Certaines d'entre elles, comme la grammaire de Paolo del Rosso, choisissaient sans aucun doute de présenter une langue parlée, la langue orale, avec des exemples inventés par le grammairien sur les usages courants de la langue⁴.

Bembo all'Accademia fiorentina, Napoli, Liguori, 1965.

- 1 B. Castiglione, *Il Libro del Cortegiano, con una scelta di opere minori*, éd. B. Maier, Torino, UTET, 1981, p. 76-77.
- 2 *Ibid.*, p. 140.
- 3 G. Patota, « Lingua, stampa e norma nel Cinquecento. Le grammatiche e i vocabolari », in *Storia generale della letteratura italiana*, a cura di Nino Borsellino e Walter Pedullà, Milano, Motta, 1999, vol. V, p. 220-240.
- 4 Laurent Vallence, « Uh che bel caso! Il grammatico dimezzato. Le *Regole osservanze, e avvertenze sopra lo scrivere correttamente la lingua volgare Toscana in prosa & in versi* (Napoli, 1545) di Paolo del Rosso, prima grammatica toscana del '500 », *Vox Romanica* 68, 2009, p. 45-97.

L'importance de la langue orale est soulignée par presque tous les auteurs italiens de la seconde moitié du XVI^e siècle qui se sont intéressés à la langue italienne. Ce qu'on recherche, c'est aussi un style, une brièveté, une efficacité, qui puissent transformer la langue des traités en une langue vivante. Lodovico Dolce, par exemple, un auteur que Montaigne aussi lisait¹, dans ses *Osservazioni della volgar lingua* (Venise, Giolito de' Ferrari, 1550), critique Bembo et Fortunio, mais utilise Pétrarque comme source d'exemples. La « *brevità* », première marque de l'oralité, avait été déjà examinée par des auteurs de la première moitié du XVI^e siècle, comme Giacomo Gabriele dont les *Regole grammaticali* indiquent comme objectif justement le style bref : « *Con quella più brevità, che mi sarà dal moderator de' cieli conceduta, et non come gli altri ampiamente fanno, ti narrenderò volentieri quello che io ho di questa favella in molto tempo da diversi autori raccolto*² ».

Nous avons déjà essayé de déterminer quels ouvrages décrivant la langue italienne Montaigne pourrait avoir étudiés³. Néanmoins, la chose n'est pas aisée, car bien des auteurs se corrigeaient, changeaient d'avis, se convertissaient à de nouvelles opinions. On vient tout juste de retrouver, en Italie⁴, dans une bibliothèque particulière, un exemplaire des *Prose della volgar lingua* de Bembo abondamment annoté par l'auteur en vue d'une nouvelle édition après la première de 1525 (Venise, Tacuino) et la seconde de 1538 (Venise, Marcolini). L'exemplaire passa de Bembo à son disciple Carlo Gualteruzzi, auteur lui aussi d'une note datée du 21 août 1547. Les nombreuses notes prouvent le niveau de mobilité de la pensée des auteurs autour de la langue italienne à cette époque.

-
- 1 Franco Giacone, « La source du vers "Che ricordarsi il bel doppia la noia" de Michel de Montaigne », in *La Langue de Rabelais – La langue de Montaigne*, actes du colloque de Rome, septembre 2003, édités par Franco Giacone, Genève, Droz, 2009, p. 587-592.
 - 2 Jacomo Gabriele, *Regole grammaticali*, a cura di P. Ortolano, Pescara, Opera, 2010, p. 84. Le titre complet de l'œuvre était *Regole grammaticali di M. Iacomo Cabriele non meno utili che necessarie a coloro che dirittamente scriuere ne la nostra natia lingua si diletano* (Venezia, Giovanni de' Farri & fratelli, 1545). Une deuxième édition fut publiée en 1548 (Venise, Giovanni Griffio).
 - 3 C. Cavallini, « "J'ay un dictionnaire tout à part moy" : La pratique du "dictionnaire" chez Montaigne écrivain italien », *Studi di letteratura francese*, XXXI-XXXII, 2006-2007, p. 61-75.
 - 4 Carlo Pulsoni, « Ritrovato autografo di Pietro Bembo », 19 settembre 2014, consulté en ligne, http://www.treccani.it/magazine/piazza_enciclopedia_magazine/cultura/Ritrovato_autografo_di_Pietro_Bembo.html

Les opinions oscillaient, mais les formes aussi ; les auteurs se corri-geaient les uns les autres et il n'est pas étrange de considérer comme erreurs des formes qui ne représentent en réalité qu'une des variantes régionales ou d'usage admises dans une langue orale qui s'inspire de la langue toscane. Notre attention, il y a déjà quelques années, avait été retenue par un ouvrage singulier, le *Phrasi toscane* de Giovanni Stefano da Montemerlo, défini par le Dr Hoefler comme « le meilleur dictionnaire italien jusqu'à celui de Pergamini¹ ». Nous avons été frappée par le fait que certaines structures présentes dans l'italien de Montaigne et considérées comme des erreurs, ne l'étaient pas dans l'œuvre de Montemerlo. Nous ne citerons qu'un exemple : l'emploi de « *parecchi* », invariable dans le texte italien du *Journal*, est considéré par Rosellini comme un gallicisme de structure : « *Parecchi*, ainsi que le français *plusieurs*, est invariable² ». En réalité, comme nous l'avons déjà affirmé, « Montemerlo prévoit l'usage de *parecchi* comme forme non accordée, soit avec *volte*³, soit avec d'autres noms comme *miglia* dans la forme "*parecchi miglia*⁴ ». Montaigne utilise *parecchi* invariable plusieurs fois : « *parecchi Gentildonne*⁵ » (JdV, p. 181), « *parecchi sorte* » (JdV, p. 188), « *parecchi macchie* » (JdV, p. 191), « *parecchi volte* » (JdV, p. 192), « *parecchi panie* » (JdV, p. 196), « *parecchi villette* » (JdV, p. 201), « *parecchi polle* » (JdV, p. 206), « *parecchi cose* » (JdV, p. 211), « *parecchi volte* » (JdV, p. 211).

Malgré son titre, *Delle phrasi toscane lib. 12 [...] Con molte et molte maniere di ben dire latino, scelte fra i più dotti, et eleganti auttori*, l'œuvre

1 *Nouvelle Biographie générale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, avec les renseignements bibliographiques et l'indication des sources à consulter*; sous la direction de M. le Dr Hoefler, Paris, Firmin Didot frères, fils et C. ie éditeurs, 1861, tome 36, p. 174. Le traité cité par le Dr Hoefler est *Il memoriale della lingua italiana del sig. Giacomo Pergamini da Fossombrone*, publié en 1602 et réédité plusieurs fois par la suite.

2 Aldo Rosellini, « Quelques remarques... », cit., p. 399.

3 *Delle phrasi toscane lib. 12. Di M. Gio. Stefano da Montemerlo, gentilhuomo di Tortona. Con molte et molte maniere di ben dire latino, scelte fra i più dotti, et eleganti auttori*, In Venetia, appresso Camillo et Francesco Franceschini fratelli, 1566 (Stampato in Venezia, per Camillo Franceschini), p. 178. Nous avons consulté les deux exemplaires qui se trouvent à la Bibliothèque nationale de Naples (Rari Branc. D 31) et à la Bibliothèque nationale de Bari (CINQ 70 Z 0332). La Biblioteca Civica de Tortona, ville natale de Montemerlo, conserve aussi un exemplaire de cet ouvrage. Dorénavant *Phrasi toscane*.

4 *Phrasi Toscane ...*, cit., p. 317. C. Cavallini, « "J'ay un dictionnaire tout à part moy"... », cit., p. 73 et suiv.

5 Montaigne, *Journal de Voyage*, éd. présentée, établie et annotée par F. Rigolot, Paris, PUF, 1992. Dorénavant JdV.

de Montemerlo semble plutôt liée à l'oralité. De plus, les positions de Montemerlo, entre tradition et innovation, sont équilibrées, ce qui fait son originalité. Giovanni Stefano da Montemerlo, de famille aristocratique, travailla à la composition de cette grammaire en forme de dictionnaire pendant vingt ans. Malheureusement, les archives de famille des Montemerlo ont été perdues, sauf pour quelques documents du XVIII^e et du XIX^e siècle, que les derniers membres de la famille ont emportés avec eux dans leur déménagement en Australie¹. Il est aussi vrai que déjà au XV^e siècle, la famille Montemerlo comptait à Tortona environ une dizaine de branches différentes, et le nom Giovanni Stefano était très répandu².

Il serait intéressant, en vue de notre analyse, de comprendre quelle fut la circulation de l'ouvrage de Montemerlo, qui était en format in-folio et donc qui n'était pas très pratique à consulter. Il serait aussi intéressant de comprendre quelles étaient les fréquentations de Montemerlo, ce qui pourrait éclaircir sa position dans la question de la langue. La famille Montemerlo était à l'époque de Giovanni Stefano, une famille guelfe philo-française. L'oncle de l'écrivain, Pierre, magistrat à Milan et « *podestà* » de Pavie en 1504-1506, avait fait partie du conseil de Jean Jacques Trivulce, conseil qui aidait le Maréchal de France dans le gouvernement de la Lombardie³.

C'est Nicolò⁴, un des derniers enfants de Giovanni Stefano, historien, qui nous fournit dans son *Raccoglimento di nuova historia dell'Antica città di Tortona*, quelques nouvelles sur sa famille et sur son père⁵. Sébastien, le père de Giovanni Stefano, était notaire ; il mourut vers 1518, quand

-
- 1 Ugo Rozzo, « Gli ultimi Montemerlo di Tortona », *Julia Dertona*, XV, 1967, p. 19-21.
 - 2 Nous remercions madame Nicoletta Busseti de la Biblioteca Civica de Tortona et M. Fausto Miotti, membre de la Società Storica tortonese Pro Julia Dertona pour leur aide dans notre recherche sur Montemerlo et sur ses ouvrages.
 - 3 L.-G. Pellissier, *Louis XII et Ludovic Sforza (8 avril 1498 – 23 juillet 1500)*, Paris, Fontemoing, 1896, tome II, p. 313 et suiv.
 - 4 Voir la fiche consacrée à cet auteur par Ugo Rozzo in *Tortona : la storia e le storie*, Tortona, Quaderni della Biblioteca civica, n. 7, 1988, p. 14-15.
 - 5 *Raccoglimento di Nuova Historia dell'antica città di Tortona del sig. Nicolò Montemerlo, gentil-uomo di essa città. Diviso in sei libri. Ne' quali cominciando dalla distruttione della medema città fatta da Fedrico Barbarossa si narrano i successi a lei occorsi sino a' tempi presenti. Con una conchiusionone dell'opera per il frutto che di essa si dee trarre, ove si discorre dell'Antichità e Nobiltà, e diverse virtù morali e Christiane. Et insieme nel fine, con alcune Annotationi nelle quali si tratta della verità, dell'utile dell'istoria, dell'amore della Patria, dell'educationi de' figliuoli, dell'otio e d'altri soggetti utili, e dilettevoli secondo che sono caduti a proposito dell'Historia*, In Tortona, per Nicolò Viola, 1618. Dorénavant *Raccoglimento*.

son fils n'avait que trois ans¹. Pierre, le frère de Sebastiano, prit alors son neveu sous son aile. Aidé par son oncle, Giovanni Stefano acheva vraisemblablement ses études de droit. Il fut membre du Conseil Général de la ville de Tortona de 1558 à 1570. Il se maria vers 1545 avec Donina Viscardi, de laquelle il eut six enfants, trois fils et trois filles, tous cités dans son testament de 1563² : Sebastiano (qui fut chanoine de la cathédrale de Tortona), Pietro (qui mourut en bas âge), Nicolò (historien), Apollonia (qui s'appelait comme la mère de Giovanni Stefano, Apollonia Gentile), Urania et Isabella.

Nicolò nous donne une belle description de son père et de l'amour de ce dernier pour les lettres :

[...] *il quale, perchè fu possessore di virtù, e di bell elettere latine, et volgari, come appare dalle opere, che nell'uno, e l'altro idioma vanno per lo Mondo, non mi pare in questa occasione indegno di memoria, tanto più perchè accompagnato dalle scienze universali, fù sempre d'una bona intentione, e d'una natura inclinata alla bontà; con la quele, e con la sua integrità, e rettitudine, diede sempre buono esempio, et incitamento di virtù alla posterità*³.

Dès son plus jeune âge, Giovanni Stefano fit des études de Grammaire, mais après la mort de son oncle Pierre, il suivit aussi des cours de Logique, de Philosophie et de Rhétorique à Pavie. Il aurait voulu y faire aussi son Droit, mais une série de problèmes de santé l'affectèrent dès l'âge de vingt-deux ans et les médecins lui conseillèrent d'interrompre momentanément ses études. Après sa guérison, Giovanni Stefano « *si ingolfò tutto ne studi delle belle lettere, fece qualche profitto nell'Astrologia, nella Medicina, e nella Theologia ancora; ma sopra il tutto si diede alla Poesia,*

-
- 1 Quelques doutes subsistent sur les dates précises de ces événements. Pour Nicolò, son père naquit « *in questo istesso anno 1515 a 28 Marzo a bore 18* » et perdit son père Sebastiano à trois ans (« *non havea a pena compiuto gli tre anni, che la morte lo privò del Padre* », *Raccoglimento*, p. 170 et 171). Nicolò confirme que son père Giovanni Stefano mourut à 57 ans, le 29 septembre 1572. Par contre, Aldo Berruti, dans la fiche consacrée aux Montemerlo, donne d'autres dates pour la naissance de Giovanni Stefano (1505) et pour la mort de son père Sebastiano (1516). Giovanni Stefano devait donc avoir onze ans à la mort de son père (Aldo Berruti, *Tortona insigne. Un millennio di storia delle famiglie tortonesi*, Tortona, Cassa di Risparmio di Tortona, 1978, p. 410).
 - 2 Le testament fut rédigé par le notaire Giovanni Guidobono de Tortona. C'est à travers ce document que l'on découvre la composition de la famille de Giovanni Stefano : de ses six enfants, il faut rappeler surtout Nicolò (1561-1624), qui fut historien et qui s'est occupé de la réimpression des ouvrages de son père, décédé en 1572.
 - 3 *Raccoglimento*, p. 171.

*latina, e volgare, et alla lettione continua de più scielti autori, cosi di prosa come di versi verso dell'una e dell'altra lingua*¹ ».

Il nous reste de lui des orations et un recueil d'odes en latin dédiées au cardinal Gian Paolo della Chiesa², lui aussi originaire de Tortona, plus un poème héroïque en six livres, *De gestis apostolorum* ; il nous reste aussi un recueil de *Rime*, publié posthume par les soins de Nicolò en 1598³. Mais c'est son premier ouvrage qui nous intéresse, ce qui a été défini comme une « grande encyclopédie phraséologico-idiomatique⁴ » partagée en douze livres contenant environ neuf mille entrées, selon l'évaluation d'Alfredo Serrai⁵. Nicolò nous raconte qu'il fallut vingt ans à son père pour composer cet ouvrage :

*Quasi subito preso moglie, cominciò esso a compilar l'opera delle Phrasi Toscane, di volume grande non meno d'un Calepino, nella quale spese vinti anni, della sua migliore, e più florida età, godendosi di giovare a' virtuosi, con materia non meno utile (secondo il parer de' dotti), che necessaria, e ristorando la Tosca favella d'una sua parte, la quale, essendo la più bella di tutte, non era ancora stata toccata da huomo, con tante vigilie, et si dure fatiche, come ben può giudicare, chi la vede in iscritto, e con sano discorso la pesa, et examina*⁶.

Le traité de Montemerlo qui fut réédité en 1594 avec un titre différent⁷, semble avoir été connu en France. Aujourd'hui encore, on en trouve des exemplaires dans les bibliothèques publiques françaises⁸. Au cours

1 *Ibid.*, p. 172.

2 *Ad Io. Paulum Ecclesiam Cardinalem amplissimum. Carminum lib. 7. Io. Stephano Montemerula ...*, Impressum Ticini, apud Hieronymum Bartolum, 1570 et *Oratio ad illustrissimum ac maxime reuerendissimum card. Io. Paulum ecclesiam*, Per Io. Stephanum Montemerulam Dertonensem Papiae, apud Hieronymum Bartolum, 1572.

3 *Rime del signor Gio. Stefano Montemerlo gentilhuomo di Tortona. Novamente date in luce per il sig. Nicolò Montemerlo suo figliuolo. Con brevissima espositione de i soggetti loro situati nel fine con ordine d'alfabetto*, in Tortona, per Bartolomeo Bolla, 1598.

4 Ugo Rozzo, « Nicolò Montemerlo », in *Tortona : la storia e le storie*, cit., p. 14.

5 A. Serrai, « Bibliografia e cabala. Contributo alla storia della Bibliografia », IV, *Il Bibliotecario*, n. 9, 1986, p. 29. Pour une analyse détaillée du contenu des livres de Montemerlo voir la p. 28 et suiv.

6 *Raccoglimento*, p. 172.

7 La nouvelle édition a comme titre *Tesoro della lingua toscana, nel quale, con autorità de' più approvati scrittori, copiosamente s'insegnano le più eleganti maniere d'esprimer ogni concetto, e sono confrontate per le più con le frasi latine*. Mais « c'est cependant celle de 1566, avec un nouveau frontispice et une épître dédicatoire », comme le dit la *Biographie universelle (Biographie universelle ancienne et moderne)*, Paris, chez L. G. Michaud, 1821, tome 29, p. 492.

8 Nous trouvons des exemplaires de l'édition de 1566 de l'œuvre *Delle phrasi toscane* à Tours, à Strasbourg, à la Médiathèque d'Orléans, à la Bibliothèque municipale de Nantes. Un très

de son voyage vers la France, Montaigne rejoignit Turin par le Nord et donc il n'eut pas l'occasion de visiter la ville de Tortone. Cependant, il put peut-être consulter l'ouvrage de Montemerlo qui est, dans sa mise en page même, très semblable à un dictionnaire.

La forme « *uguanno* » par exemple, que Rosellini place parmi les dialectalismes comme le fait D'Ancona, (« *Tutte queste strade sono state assettate ugunno per ordine del Duca di Toscana*¹ ») est, selon Montemerlo une expression toscane à tous les effets, placée sous l'autorité de Boccace qui l'utilise dans la 40^e nouvelle du *Décameron*². Ces usages de la langue florentine pour imiter les auteurs du passé, comme Boccace, étaient refusés par la plupart des contemporains. Montaigne, au contraire, cède au charme de la langue littéraire. Par exemple, il utilise « *chente* » accordé pour dire « *quanti* » (« *schifare gli mali chenti e quali d'ogni canto*³ »). Son choix est très précis, car la plupart des grammaires de l'époque, comme le *Compendio di la volgare grammatica* (1521) de Marcantonio Flaminio, considère « *chente* » comme un pronom et donc ne prévoit pas d'accord⁴. Au contraire, Montemerlo non seulement accorde « *chente* », mais l'accorde de manière invariable, avec un pluriel unique pour le masculin et le féminin. Voici l'exemple proposé par Montemerlo : « [...] *le divine cose, chenti ch'esse si fossero* [...] » (p. 681).

Montaigne semble suivre de manière précise les préceptes de grammaire des trois couronnes, comme les grammaires de l'époque les proposaient. Flaminio et Giovanni Francesco Fortunio, dans les *Regole grammaticali della volgar lingua* (1516), reprennent Dante pour rappeler l'oscillation des formes du pluriel ; tous deux citent comme exemple le pluriel du mot « *castello* » qui était, chez Dante, soit « *castelli* » (*Enfer*, XV : « *per difender lor ville e lor castelli* »), soit « *castella* » (*Enfer*, XXXIII : « *d'haver tradito te con le castella*⁵ »). Montaigne utilise *castella* une fois

bel exemplaire, avec un ex-libris de Ph. Desportes se trouve à Carpentras, à la Bibliothèque Inguimbertaine et trois exemplaires sont conservés à la Bibliothèque nationale de France (deux à l'Arsenal, un à Tolbiac).

1 JdV, p. 214.

2 *Delle Phrasi toscane*, cit., p. 672.

3 JdV, p. 199.

4 P. Bongrani, « "Breviata con mirabile artificio". Il *Compendio di la volgare grammatica* di Marcantonio Flaminio », in *Per Cesare Bozzetti. Studi di letteratura e filologia italiana, a cura di S. Albonico, A. Comboni, G. Panizza, C. Vela*, Milano, Mondadori, 1996, p. 232. Cette étude inclut le texte du *Compendio* aux p. 219-267.

5 P. Bongrani, « "Breviata con mirabile artificio", cit., p. 252 et Giovan Francesco Fortunio, *Regole grammaticali della volgar lingue*, in Ancona, per Bernardin Vercellese, 1516, p. 20-21.

dans le Journal : « *una bella pianura molto popolata di castella, e case* » (JdV, p. 182) ; cet emploi pourrait-il être qualifié d'erreur à partir du moment où les grammairistes elles-mêmes prévoient une oscillation admise dans les sources ?

Montemerlo admet dans l'usage le participe passé « *suto* » que Montaigne aussi utilise abondamment et qui était contesté par Bembo, Trissino, Corso, Dolce, comme le rappelle Garavini¹. Montaigne, qui à partir du 10 août à Bagni della Villa, décida « *d'imparare con studi & arte, la lingua Fiorentina²* », dut aussi utiliser quelque support, à part l'usage et l'écoute de la langue vivante. À propos du verbe être, Montemerlo rappelle que « *il preterito fu espresso talhora così [esser suto]* » (p. 555). Les exemples sont tirés de Boccace, de l'Arétin et de Guittone d'Arezzo. Montaigne utilise souvent le participe « *suto* » : « *E se fussero venute nove di Francia, le quali aspettava essendo suto 4 mesi senza riceverne* » (JdV, p. 201), « *il giorno innanzi, d'un publico consentimento io era suto creato Governatore* » (JdV, p. 202), « *un Italiano il quale essendo suto molto tempo schiavo de i Turchi* » (JdV, p. 211).

Le mot « *dimestichezza* » est utilisé une seule fois par Montaigne : « *di quella poca pratica, e domestichezza ch'io aveva con questa gente* » (JdV, p. 178) ; Montemerlo reconnaît au mot son sens principal, qui est celui de « familiarité » (selon son étymologie)³, mais il ajoute aussi un sens figuré, où « *dimestichezza* » est synonyme de « *vezzi* » et de « *carezze⁴* ». Mais Montaigne utilise aussi trois fois l'adverbe « *altresi⁵* », quand il est aux Bains della Villa. Le cas d'« *altresi* » est examiné par Flaminio et aussi par Castiglione dans son *Cortegiano*. Voici ce que Flaminio dit dans son *Compendio* :

Altresi per simelmente usa Dante et il Boccaccio in molti luoghi Nelle rime dil Petrarca mai tale ditione non si trova. Onde noi questa voce et altre simili, tropo

C. Marazzini et S. Fornara ont procuré une reproduction photographique fac-similé de l'édition princeps de Fortunio (Pordenone, Accademia San Marco, 1999).

1 F. Garavini, « Sull'italiano del *Journal de Voyage* », cit., p. 131.

2 JdV, p. 196.

3 C'est aussi la traduction du mot proposée par Querlon (*Journal du voyage de Montaigne en Italie par la Suisse et l'Allemagne ...*, cit., t. III, f. D10 r^o) et par Schneickert et Vandrame (Michel de Montaigne, *Journal de voyage. Partie en italien ...*, cit., p. 101).

4 *Pbrasi toscane ...*, cit., p. 430.

5 « Al 12 andai altresì a visitar » (JdV, p. 196), « Ci stetti due ore altresì » et « Scorgeva altresì non so che movimenti ai reni » (JdV, p. 198).

*antiche né mai dal Petrarca usate, come guari, testé, testeso, avaccio, forsennato, non facilmente dovremo usare, sì come lo illustre Conte Baldesera Castiglione ci ammonisse nel suo Cortigiano*¹.

L'opposition entre la langue de Dante et de Boccace et la langue de Pétrarque était très forte dans les ouvrages qui concernent la langue italienne. Rinaldo Corso², dans ses *Fondamenti del parlar toscano* (Venise, Comin da Trino, 1549), utilise presque exclusivement des exemples de Pétrarque pour la poésie et de Boccace pour la prose, auteurs qu'il définit « *i due lumi della lingua nostra*³ ». Mais Montaigne ne semble pas vouloir exclure l'italien de Dante et semble suivre au contraire les puristes les plus traditionnels. Il utilise par exemple plusieurs fois la conjonction « *acciò che* », qui introduit une subordonnée, élément typique dans la syntaxe de Dante⁴, qui est aussi présente dans les *Phrasi toscane* de Montemerlo⁵. Montaigne utilise « *acciò che* » quatre fois, aussi dans la variante avec « *che* » implicite : « *acciò che a chi piacesse* » (JdV, p. 176) « *acciò non si potesse traversare la piazza* » (JdV, p. 183), « *acciò me ne venisse gran voglia* » (JdV, p. 199), « *acciò ch'ognuno avvertisca* » (JdV, p. 205).

Le canon italien de Montaigne, qui avait déjà été analysé et reconnu comme assez vaste, est aussi très variable dans les emplois de la langue. Les oscillations que nous remarquons dans l'utilisation de son italien et qui ont été parfois lues comme des erreurs, sont en réalité admises par l'un ou l'autre des traités qu'il avait peut-être consultés. C'est surtout Bembo qu'il suit, comme il le fait pour « *discosto* » utilisé comme adjectif et comme adverbe. Nous ne citons que des exemples pour « *discosto* » utilisé par Montaigne comme adverbe (« *un miglio discosto della mia* » – JdV, p. 182, « *discosto di Parma* » – JdV, p. 218) et comme adjectif (« *un bagno discosto* »

1 P. Bongrani, « "Breviata con mirabile artificio"... », cit., p. 237-238.

2 Rinaldo Corso avait rédigé en 1554 un commentaire à l'édition du *Canzoniere* de Pétrarque publiée à Venise par Giacomo Ruscelli, une édition où les rimes étaient disposées selon l'ordre suggéré par Vellutello en 1525 (*Le Volgari opere del Petrarca con la expositione di Alessandro Vellutello da Lucca*, Venezia, per i torchi dei fratelli da Sabbio). Corso édita aussi le *Canzoniere* de Vittoria Colonna en 1541, une édition enrichie des *Rime spirituali*. Voir Monica Bianco, « Rinaldo Corso e il "Canzoniere" di Vittoria Colonna », *Italique*, I, 1998, p. 35-45.

3 *Fondamenti del parlare toscano di Rinaldo Corso non prima veduti corretti et accresciuti*, Venezia, Melchiorre Sessa, 1549, c. 22r.

4 Voir la fiche consacrée à cette conjonction par Mario Medici in *Enciclopedia Dantesca* (1970), consultée en ligne sur le site www.treccani.it.

5 *Phrasi toscane* ..., cit., p. 668.

– *JdV*, p. 206, « *posti nel piano, assai discosto* » – *JdV*, p. 207). Montemerlo analyse le couple « *accosto / discosto* » : « *sì come per contrario di Accosto, il Bembo nel. 3 de gli Asolani [...] e l'Aretino nel.1 delle lettere [...]*¹ » proposent l'adjectif et adverbe « *discosto* », que Montaigne utilise abondamment.

L'adverbe « *assai*² » utilisé comme adjectif avec des substantifs masculins et féminins dans le sens de « *molte* » mérite un discours à part ; Montemerlo propose l'exemple de Boccace « *Si legga ancora così. Il Boccaccio nel princ. del Dec. ASSAI & HUOMINI & DONNE abbandonarono la propria città*³ ». Montaigne utilise abondamment « *assai* » comme adjectif : « *assai cose* » (p. 195), « *assai tempo* » (p. 196), « *con stracchezza assai* » (p. 199), « *con assai quantità* » (p. 201), « *assai botteghe aperte* » (p. 204), « *assai nobile* » (p. 206), « *con assai stanzette* » (p. 207), « *con assai sabbio* » (p. 215), « *artigiani d'assai sorte* » (p. 221), « *Villetta dove sono assai case* » (p. 223), « *durato assai giorni* » (p. 224). Il s'agit d'un usage assez rare, comme le reconnaissent les grammairistes de l'époque : « *Assai è voce posta dal Petrarca et Dante sempre in luogo de multum over satis adverbialmente, fuor che nel Triompho primo dell' Amore et nel canto XII et XXIII dell' Inferno et nel canto XXII del Purgatorio, ne' quali lochi si pone come nome adiettivo. Ma il Boccaccio nelle prose sue parimente lo uso all'uno e l'altro modo*⁴ ».

Tout discours sur le lexique apparaît approximatif car au xv^e siècle les mots circulaient librement ; donc faire une distinction lexicale entre les mots toscans et les mots provenant d'autres dialectes italiens est risqué. La grammaire et la syntaxe permettent de produire un discours plus précis. Garavini, en commentant l'analyse de l'italien de Montaigne par Rosellini, mettait en garde les lecteurs sur le risque de simplification, car bien des formes utilisées par Montaigne ne sont qu'apparemment erronées⁵. Garavini excluait aussi toute une série de faux gallicismes

1 *Phrasi toscane* ..., cit., p. 51.

2 Nous retrouvons l'adverbe « *assai* » dans la note « *Riletto assai volte* » de la main de Montaigne sur le Pétrarque de sa librairie qui est conservé dans le fonds Payen (*Il Petrarca, con nuove et brevi dichiarazioni, insieme una tavola di tutti i vocaboli, detti et proverbi difficili, diligentemente dichiarati*, in Lyone, appresso Gulielmo Rovillio, 1550). Voir notre *L'Italianisme de Michel de Montaigne*, préface de Giovanni Dotoli, Fasano-Paris, Schena-Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003, p. 35. Voir aussi A. Legros, *Montaigne manuscrit*, Paris, Classiques Garnier, 2010.

3 *Phrasi toscane* ..., cit., p. 395.

4 P. Bongrani, « *“Breviata con mirabile artificio”...* », cit., p. 261-262.

5 F. Garavini, « *Sull'italiano del Journal de Voyage...* », cit., p. 123 : « *forme “apparemment” erronee* ».

qui appartiennent, d'après elle, à l'*usus scribendi* du XVI^e siècle, comme *parecchi*, que plusieurs grammairistes et auteurs de traités sur la langue italienne admettent dans la forme non accordée utilisée par Montaigne.

La question de l'erreur se déplace alors sur un niveau différent, car Montaigne forge son italien sur la langue parlée et donc orale, mais aussi sur les auteurs qu'il connaît ou qu'il apprend à lire en Italie. Et, dans ce domaine, il y a encore des découvertes à faire, comme nous avons essayé de le prouver pour sa rencontre avec Vincenzo Castellani, auteur de livres importants sur les inscriptions romaines des alentours de Fossombrone et auteur également de la première chronique du Grand Siècle de Malte¹ que Montaigne pourrait avoir lus.

Nous considérons authentique l'italien de Montaigne. En effet, à part les affirmations envenimées de Baretto contre Bartoli qui concernent toutefois des questions privées entre ces deux écrivains², il n'y a aucune preuve concrète d'une réécriture ou d'une opération massive de correction de la part de Bartoli sur la copie italienne de Montaigne. Au contraire, toute la vie professionnelle de Giuseppe Bartoli semble avoir été marquée par l'attention et le respect pour les textes sur lesquels il travaillait. L'italien de Montaigne, italien littéraire, comme on l'a déjà affirmé plusieurs fois, est toutefois plein d'oscillations, d'usages opposés de la langue qui ont longtemps fait penser à des erreurs. En réalité, cela dépend presque sûrement des sources, des livres, des auteurs qu'il lisait. Comme nous avons essayé de le prouver avec Montemerlo, les positions de Bembo et de Varchi n'étaient pas les seules références. Il se peut que Montaigne ait eu connaissance d'autres œuvres qui présentaient un autre état de la langue et qui ont déterminé ses choix de langue. Il faudrait, comme l'a bien dit François Rigolot en parlant d'erreurs linguistiques, reconstruire la « relation entre texte empruntant et texte emprunté³ ». Pour les choix de langue de Montaigne, la définition d'« erreur » est donc inappropriée. Il faudrait au contraire nuancer l'idée de l'inexpérience

1 C. Cavallini, « "Alla bottega dei Giunti [...] comprai un mazzo di Commedie" : Montaigne voyageur et bibliophile italianisant », in *Montaigne à l'étranger (voyages avérés, possibles et imaginés)*, par Philippe Desan, sous presse.

2 C. Cavallini, « Giuseppe Bartoli et le *Journal de Voyage* de Montaigne », *Studi di Letteratura Francese*, XXVIII, 2003, p. 19-29. Citer uniquement les opinions envenimées de Baretto sur Bartoli signifie donner un aperçu partiel (Michel de Montaigne, *Journal de voyage. Partie en italien...*, cit., p. 24 et 25).

3 F. Rigolot, *L'Erreur de la Renaissance*, cit., p. 257.

et de la mauvaise connaissance que Montaigne avait de l'italien, car le texte du *Journal* (du moins le texte qui nous est parvenu et que, jusqu'à démonstration contraire, nous devons considérer comme sien) révèle une connaissance très approfondie des questions, des positions, des théories sur la situation de la langue italienne en 1580 et 1581.

Concetta CAVALLINI
Università di Bari Aldo Moro, Italie